



HAL
open science

Le philosophe et le cerveau : quelques notes de lecture de Sieyès et la mémoire

Jacques Guilhaumou

► **To cite this version:**

Jacques Guilhaumou. Le philosophe et le cerveau : quelques notes de lecture de Sieyès et la mémoire. Souchay, Céline; Luciani, Isabelle. La mémoire à l'épreuve de l'interdisciplinarité : sciences humaines et cognitives, Presses universitaires de Provence, pp.167-196, 2023, Corps & âmes, 979-10-320-0458-6. ensl-04101807

HAL Id: ensl-04101807

<https://ens-lyon.hal.science/ensl-04101807>

Submitted on 5 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le philosophe et le cerveau. Quelques notes de lecture de Sieyès et la mémoire.

Jacques Guilhaumou. UMR « Triangle », ENS Lyon

L'approche cognitive peut-elle apporter quelque chose aux sciences humaines et sociales ? Qu'en est-il de la manière dont ces dernières abordent la cognition sociale à la confluence d'une science du social et d'une action politique ? Sieyès, l'un des plus célèbres législateurs de la Révolution française, permet tout particulièrement d'éclairer ce questionnement.

La mise à disposition des manuscrits inédits de Sieyès au sein des Archives Nationales, et leur publication partielle nous a permis, précédemment, de poser de nouveaux jalons, par l'apport conjoint des sources manuscrites et des textes imprimés, de sa biographie intellectuelle au sein de son itinéraire politique¹. Nous avons adopté ensuite une démarche à la fois philologique, discursive et historique permettant de situer la dimension cognitive de la conception sieyèsienne du travail de l'esprit². Au-delà du fait que Sieyès a inventé le mot de « sociologie », nous avons précisé en quoi il opère une construction mentale du nouvel ordre social, en prenant acte des jugements du peuple, d'expressions de ses porte-parole et surtout de traductions de la figure latente du législateur. Sieyès précise ainsi les contours d'une ontologie sociale des mœurs du point de vue d'une individuation cognitive des relations sociales. Il en ressort une manière spécifique de penser les possibles et leur opérativité sociale au sein du tout politique.

Au sein d'un tel abord de la cognition sociale, la mémoire de l'événement à l'horizon de l'ordre social est ici pensée en deux temps, de ses manuscrits de jeunesse à ses manuscrits tardifs. D'une part avant la Révolution française, il situe sa réflexion sur la mémoire dans l'ordre des possibles, sur la base de l'appréhension cognitive de l'individu social. D'autre part après une Révolution française marquée par un nouvel enjeu constitutionnel, il appréhende l'espace de la mémoire à l'horizon d'un ordre social qu'il faut stabiliser en écartant la possibilité d'un retour en arrière, mais aussi les « excès » du peuple.

Pour comprendre comment Sieyès a élaboré son approche de la mémoire, nous disposons dans les manuscrits de Sieyès de « Bibliographies » datées des années 1767-1768³ : c'est le projet de bibliothèque d'un jeune séminariste de 20 ans indiquant la liste des livres qu'il souhaite lire. Il s'y intéresse tout particulièrement aux « opérations de l'intellect humain, son objet sa fin », en référence à Chrétien Thomasiaus, auteur de *Introductio in philosophiam aulican*, publiée en 1702 à Halle⁴. Un passage de cette bibliographie porte aussi « Sur la nécessité d'un traité de l'exercice des sens dont on peut prendre l'idée dans l'*Émile*, tome 1, page 349 jusqu'à 446 », donc en référence à l'*Émile* de Rousseau d'après Pierre-Nicolas Changeux dans le *Traité des extrêmes*⁵. De fait, Rousseau précise dans l'*Émile* ce qu'il en est du développement des sens chez l'enfant sur la base d'une « une raison sensitive⁶ ». Il en ressort une conception de la sensibilité comme

¹ *Sieyès et l'ordre de la langue. L'invention de la langue politique moderne*, Paris, Kimé, 2002.

² *Cognition et ordre social chez Sieyès. Penser les possibles*, Paris, Kimé, 2018.

³ Les archives de Sieyès, député et pamphlétaire de la Révolution française, sont déposées aux Archives Nationales sous la côte 284 AP. Une partie de ces manuscrits a été publiée chez Champion en deux volumes (1999 et 2007) sous la direction de Christine Fauré et avec notre collaboration en ce qui concerne les manuscrits philosophiques. Les citations extraites de ces deux volumes sont référenciées entre parenthèses sous la forme MS I, II et la page.

⁴ Voir la traduction du texte latin dans MS, II, 155.

⁵ *Des Manuscrits de Sieyès (1773-1799)*, tome II, dir. C. Fauré, collection « Pages d'archives », Paris, Champion, 2007, p. 112. Il s'agit plus précisément du *Traité des extrêmes ou éléments de la science des réalités* paru à Amsterdam en 1967. Voir la note 185 dans MS, II, 113.

⁶ p. 349 de l'édition de 1762 disponible sur Gallica à l'adresse : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8614553x/f387.item>

faculté propre. C'est suite à l'affirmation que « la sensibilité est le principe de l'action » qu'il est fait alors mention de la mémoire, par l'usage d'une thématique à valeur de présupposé :

La cause du mal trouvée indique le remède. En toute chose l'habitude tue l'imagination ; il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire ; et voilà la raison de l'axiome : *Ab assuetis non fit passio*, car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument⁷.

Dans l'ordre des facultés, l'imagination est donc plus puissante que la mémoire, dans la mesure où elle s'étend aux possibles. Nous entrons ainsi, avec l'imagination, dans l'acte d'association propre au Contrat Social supposant un engagement réciproque entre le public et les individus privés. Si s'impose la nécessité d'une généalogie du sens commun au moi commun, la mémoire n'y intervient qu'au titre de la connaissance de soi. Se peindre soi-même être en quête de l'intériorité de soi suffit à la réminiscence⁸.

Sieyès s'interroge plus avant sur ce qu'il en est du statut cognitif du moi au regard du mécanisme du cerveau, et du rôle de la mémoire en la matière. La signification même d'un ordre du moi prend alors corps dans l'image de la tête humaine.

Sieyès et le dessin du cerveau : l'apport des humanistes.

Une fiche de Sieyès : le dessin de la tête de Prosper de Reggio et son commentaire

Dans l'ordre du cerveau, et plus spécifiquement la mémoire, l'une des fiches attire tout particulièrement notre attention dans la mesure où nous y trouvons le dessin d'une tête d'homme avec l'indication dans des cercles de la localisation, au sein du cerveau, du *sensus*, de la *fantasia* et de la *memoria* (voir après, illustration a)⁹. Ce dessin est suivi d'un texte en latin humaniste, usant de mots, dans certains cas, issus de langues romanes. Quel est le sens de cette fiche, au regard de sa traduction en français ? Peut-on la dater ?

⁷ Dialogues, II, *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, 1969, p. 805. Voir à ce propos Martin Rueff, « La doctrine des facultés de Jean-Jacques Rousseau comme préalable à la détermination du problème de la sensibilité », in *Philosophie de Rousseau*, Blaise Bachofen et alii (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 193-214.

⁸ Voir sur ce point Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau, La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971.

⁹ La présente note de lecture se trouve dans le dossier 284 AP 2/1.

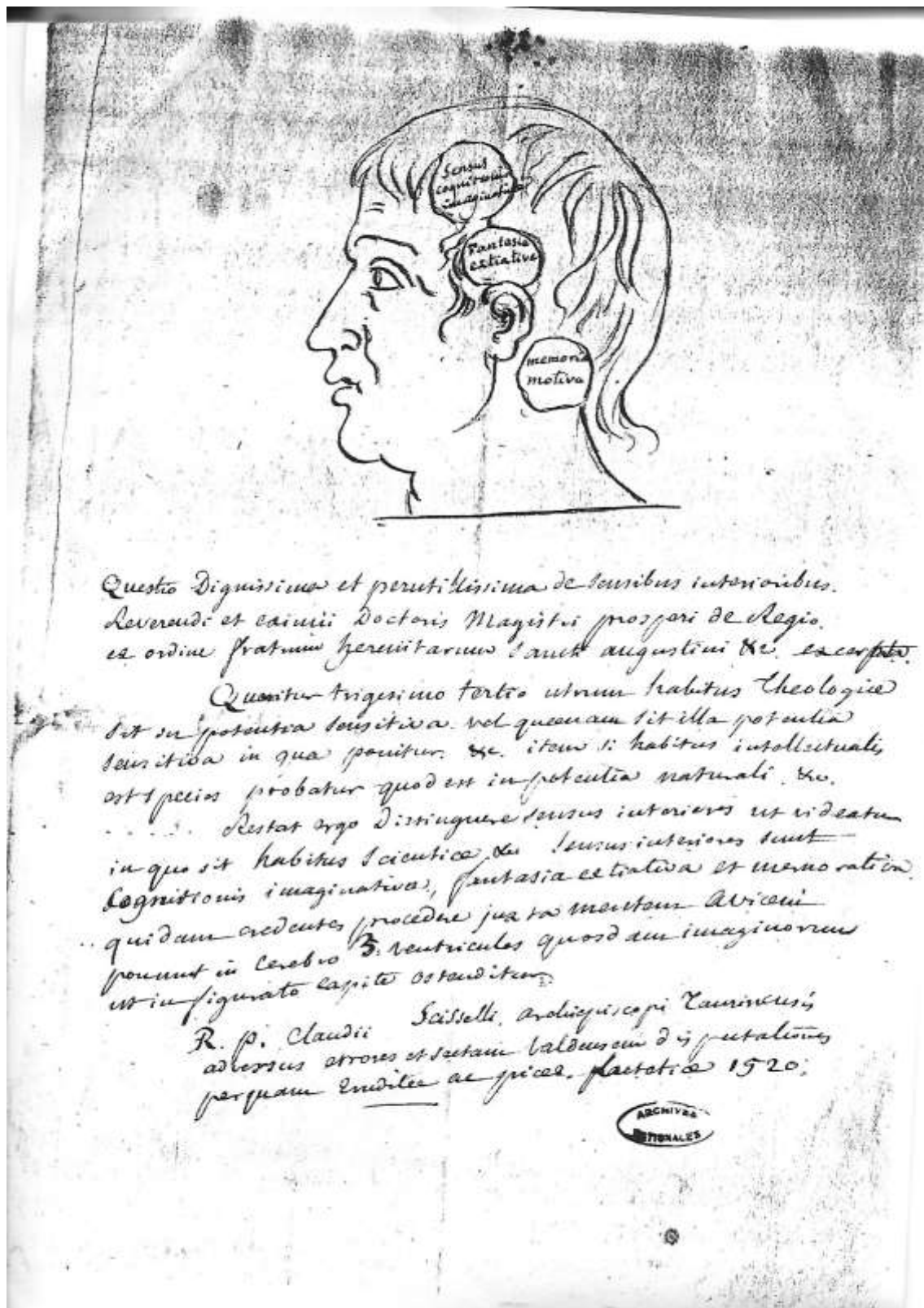


Illustration a. Sieyès et le cerveau. Archives Nationales, dossier 284 AP 2/1.

En premier lieu, la transcription, puis la traduction, dans la mesure du possible, des termes dans les bulles et des quatre paragraphes en latin sont les suivantes¹⁰ :

- Le dessin de la tête : les textes dans les bulles

SENSUS COGNITIONIS IMAGINATIVAE / SENS DE LA CONNAISSANCE IMAGINATIVE

FANTASIA EXTRACTIVA / IMAGINATION « EXTRACTIVE »

MEMORIA MOTIVA / MEMOIRE « EN MOUVEMENT ? »

Sieyès s'inspire ici du dessin d'une tête humaine présentant la même tripartition du cerveau, reproduit dans l'*Opusculum perutile de cognitione animae* publié en 1503 par Prosper de Reggio, comme l'indique le premier paragraphe du texte (voir ci-dessous), et plus spécifiquement dans l'extrait de la thèse sur la *Questio dignissima et perutilissima de Sensibus interioribus* présent dans cet ouvrage¹¹. Le dessin de la tête se trouve à la page 96 de cet ouvrage. Sieyès a repris quasi à l'identique ce qui est inscrit dans les bulles, si ce n'est que Reggio abrège les expressions « sensus cognitiones imagiativa », « fantasia extractiva », « memoria motiva ».

- Le premier paragraphe

Questio dignissima et perutilissima de sensibus interioribus Reverendi et eximii doctoris magistri prosperi de Regio et ordine fratrum heremitarum sancti augustini etc. excerpta

Question très digne et tout à fait utile sur les sens intérieurs, du Reverend Père et remarquable docteur maître Prosper de Reggio de l'ordre des frères ermites de Saint Augustin. Extraits.

- Le second paragraphe

Queritur trigesimo tertio utrum habitus theologiae sit in potentia sensitiva vel quatenus sit in potentia sensitiva in qua ponitur etc. item si habitus intellectualis est species probatur quod est in potentia naturali etc ...

On demande [à la] la question 33 si l'habitus de la théologie se trouve dans la puissance sensitive ou quelle est cette puissance sensitive et dans laquelle elle se trouve. De même si l'habitus intellectuel est une espèce, il est trouvé que cette espèce se trouve dans la puissance naturelle etc.

- Le troisième paragraphe, soit le texte autour de la tête qui présente le contenu des bulles.

Restat ergo distinguere sensus interiores ut videatur in quo sit habitus scientiae et sensus interiores sunt cognitionis imaginativae, fantasia extractiva et memorativa quidam credentes

¹⁰ Nous remercions Isabelle Luciani et Tristan Vigliano de leur aide très précieuse dans l'établissement de la présente retranscription.

¹¹ Cet ouvrage est disponible à l'adresse suivante :

https://www.google.fr/books/edition/Opusculum_perutile_de_cognitione_animae/Xz0PAAAAQAAJ?hl=fr&gbpv=1&dq=intitle:de+intitle:cognitione+intitle:animae+intitle:et+intitle:potentiis&printsec=frontcover .

procedere juxta mentem Aviceni ponunt in cerebro 3 ventriculos quosdam imaginorum est in figurato capite ostenditur.

Il reste donc à distinguer les sens intérieurs de manière à faire voir dans lequel de ces sens se trouve l'habitus de la science, et les sens intérieurs sont le sens de la connaissance imaginative, l'imagination extractive et l'imagination mémorative. Certains qui croient suivre l'avis d'Avicenne mettent dans le cerveau trois ventricules précis ayant trait aux images comme il est montré dans la tête figurée¹².

- Le quatrième paragraphe

R.P. Claudii Scisselli archiepiscopi Taurinensis adversus errores et sectam Valdens[i]um disputationes perquam eruditae ac piaae factatae 1520.

R. P. Claude de Seyssel, archevêque de Turin, *Adversus errores et sectam Valdesn[i]um disputationes perquam eruditae ac piaae*, fait en 1520.

Dans le commentaire du dessin de la tête, il est explicitement fait mention que cette tripartition du cerveau provient d'Avicenne. De fait, dans ses *Canons de la médecine*, ouvrage consacré à l'anatomie et à la physiologie de l'Homme, Avicenne propose une description du cerveau fondée sur la localisation des facultés, soit le sens commun propre à la fonction imaginative de la cognition, la fantasia et la mémoire. Précisons aussi qu'à la même époque que Prosper de Reggio, Magnus Hundt dans son livre publié en 1501 *Anthropologium de hominis* reprend aussi dans un dessin cette approche d'Avicenne des facultés localisées au sein de ventricules. Là encore les bulles attribuent le ventricule antérieur au sens commun imaginatif, au centre le ventricule de la fantasia, dans le dernier ventricule, la mémoire. Il s'agit donc d'une approche du cerveau plutôt répandue¹³.

Première parenté. L'héritage de saint Augustin

Cependant il est également question dans la fiche présentant le dessin de la tête de l'appartenance de Prosper de Reggio à l'ordre des frères ermites de Saint Augustin, ce qui nous oriente vers l'apport de saint Augustin sur ce qu'il en est du *sensus* et des autres composants du cerveau. Chez saint Augustin, le « *sensus* » relève de ce par quoi nous sentons, soit de la faculté du sensible¹⁴. Saint Augustin parle aussi d'un sens intérieur sous la forme de visions imaginaires qui peuvent surgir dans un effort violent de la pensée, soit ce qui peut correspondre dans la bulle du milieu du dessin repris par Sieyès à l'imagination extractive. Saint Augustin en vient alors, dans le Livre X des *Confessions*, à proposer, sous une « description générale de la mémoire », une troisième composante du cerveau. Il parle des « grands espaces et vastes palais de la mémoire où se trouvent les trésors des innombrables images apportées par la perception de toutes sortes d'objets [...] Quand je suis dans ce palais, j'appelle les souvenirs pour que se présentent tous ceux que je désire¹⁵ ». Une fois mis en place ce qu'il en est de la chaîne des

¹² La fin de la transcription du latin par Sieyès (voir le fac-similé ci-joint) n'est pas tout à fait exacte. Peut-être a-t-il eu en main une autre édition du texte de Prosper ?

¹³ Voir sur ce point R. Saban, « Les prémices de la Physiologie du cerveau humain », *Vesalius*, V, 1, 1999, p. 41 - 47.

¹⁴ Voir sur ce point Etienne Pialat, « La théorie de la sensation chez Saint Augustin », *Archives de Philosophie*, 1932, vol. 9, No. 3, *Études d'Histoire de la Philosophie* (1932), p. 95-127.

¹⁵ *Les Confessions de Saint-Augustin*, Traduction de E. Tréhorel et G. Bouissou, Paris, Montréal, 2006. Il s'agit du Livre X, 2, 12, *La mémoire et son contenu, Description générale de la mémoire.*

sensations, de la pure sensation à la mémoire sous la forme d'un trésor qui ne cesse d'augmenter par le fait que les sensations sont « happées par les yeux » et par d'autres organes de la tête, « c'est au-dedans que j'accomplis ces actes » par le fait que, précise encore saint Augustin,

[j]e me rencontre aussi moi-même ; je me souviens de moi, de ce que j'ai fait, quand et où je l'ai fait et quelle impression j'ai ressentie quand je le faisais. Là se trouve tout ce dont j'ai fait l'expérience ou que j'ai cru, et dont je me souviens¹⁶.

L'historienne de la Renaissance Frances A. Yates commente une telle description augustinienne de la mémoire en précisant que « [l]e problème des images court à travers tout le discours de Saint Augustin » au point qu'il distingue « la mémoire des impressions sensorielles et la mémoire des arts et des sentiments » avant même d'essayer de trouver Dieu dans la mémoire. Il s'agit alors de se demander si « cette vaste mémoire pleine d'échos, dans laquelle il poursuit sa recherche, n'est-ce pas celle d'un orateur exercé ? ». À ce titre « le refrain des images court à travers toute la méditation qui se trouve dans *Les Confessions*, et la question de savoir si l'on se rappelle les concepts avec ou sans images a pu être suscitée par l'effort de l'orateur pour trouver des images pour les concepts dans sa mnémonique¹⁷ ».

De saint Augustin au frère ermite de Saint Augustin Prosper de Reggio, Sieyès prend appui, en fin de compte, sur ce dessin des ventricules et leurs dénominations pour amorcer le trajet vers le moi, soit de la sensation pure à la mémoire mobile, donc active, en passant par l'imagination créatrice.

Dater la fiche de lecture avec le dessin de la tête

Mais de quelle période dater la présente note de lecture de Sieyès ? Fortoul, qui a classé les papiers de Sieyès, écrit sur une feuille attenante à la figure et au texte en latin : « figure faisant allusion au système des fibres. Ce que Sieyès avait imaginé en 1773 et 1774 ». La note de lecture appartiendrait donc aux fondements de sa pensée politique. À vrai dire, une datation plus tardive se profile au regard d'un document précis. Il s'agit d'une lettre publiée au sein du *Journal de l'Empire* du 28 novembre 1807¹⁸ à Monsieur le docteur Gall, dont voici des extraits significatifs :

Votre renommée, Monsieur le Docteur, est venue frapper mes oreilles [...]. Monsieur le docteur, vous avez fait une très belle découverte en prouvant que le cerveau est une membrane. [...] Quant à votre cranologie, il est [...] évident que la première idée en appartient aux anciens [...]. Vous prétendez qu'il y a diverses parties du cerveau affectées aux diverses fonctions de l'âme. Mais le docteur Avicenna et le docteur Algazela [...] avaient déjà désigné plusieurs ventricules dans le cerveau comme étant, selon eux, autant d'organes séparés des principales facultés de l'âme. Cette doctrine a été développée, dans le moyen-âge, par deux frères ermites de l'ordre de Saint-Augustin : leurs ouvrages se trouvent à la bibliothèque Sainte-Geneviève [...]. Vous y trouverez d'abord un *Recueil de dissertations théologiques de R.P. Claudius Syscellus*, archevêque de Turin ; viennent ensuite deux ou trois Recueils de dissertations, publiés entre 1520 et 1560 ; à la fin vous y trouverez un palaeotype en caractères gothiques, et contenant un ouvrage latin : *De cognitione animae et ajus potentiis*, par le frère hermite Augustinus de Anchons [...] Ce traité est suivi d'une *Questio dignissima et perutilissima de Sensibus interioribus*, etc, etc ; c'est l'extrait d'une thèse soutenue en l'Université de Paris, par Prosper de Reggio ; frère hermite et général de l'ordre de Saint-Augustin. Vous y trouverez, sur la 5^{ème} page la figure d'une tête humaine, chargée de petits ronds, pour indiquer les divers organes de la faculté de l'âme ; c'est comme si on voyait la figure d'un crâne dans un des systèmes de cranologie, publié par vos disciples.

¹⁶ *Id.* 14 Les actions passées. L'imagination créatrice

¹⁷ Frances A. Yates, *L'art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1975 [1966], p. 59-60.

¹⁸ *Le Journal de l'Empire* est consultable sur Gallica.

L'ouvrage dont il s'agit ici est la *Cranologie ou Découvertes nouvelles du Docteur F.J. Gall, concernant le cerveau, le crâne et les organes*, ouvrage du médecin autrichien Franz Joseph Gall, traduit de l'allemand et publié à Paris en 1807. C'est le docteur Bloëde qui publia d'abord ce livre en allemand à Dresde, puis sa traduction la même année à Paris, en le faisant suivre d'un *Examen critique de la réfutation du docteur Ackermann des erreurs de Gall sur la structure du cerveau*. Notons également que le rappel de la position d'Aristote sur le sujet s'inscrit, côté allemand, dans le contexte d'un retour à Aristote, certes encore limité¹⁹.

Le traducteur, probablement Bloëde lui-même, précise dans l'avant-propos, que « la doctrine de Gall est nouvelle, elle est ingénieuse, elle est importante, elle change totalement, à l'égard de l'anatomie, les anciennes idées et les anciennes méthodes, et elle est originale à l'égard des organes, de leur distribution, de leur emploi ». Son but est d'« opérer une révolution dans le système des nerfs, des organes, du cerveau ». Révolution, on le voit, que l'auteur de la lettre conteste avec des arguments qui attirent l'attention de Sieyès. A-t-il lu cet ouvrage ? Un intérêt majeur de cet imprimé est qu'il comprend, en seconde partie de l'ouvrage, l'*Examen critique de la réfutation de M. Le docteur Ackermann des erreurs de Gall sur la structure du cerveau* (p. 209 sq.) avec des réponses alimentées par les travaux de Gall.

Dans l'ouvrage proprement dit, la mémoire est définie dans les termes suivants :

La mémoire est cette capacité de retenir les impressions, et de se les rappeler, Cette faculté aussi est innée à chaque organe, et elle ne peut point être une faculté générale parce que sans cela elle devrait s'étendre avec la même force sur tout. La mémoire n'est également là que par une capacité générale de l'esprit, puisque chaque organe possède sa puissance propre de juger, sa propre mémoire²⁰.

Un échange à propos de la mémoire ouvre alors un débat entre Bloëde et Ackermann sur les limites de la position localisant dans le cerveau la seule « protubérance des sens » où siègent l'imagination et la mémoire. Bloëde défend bien sûr la position de Gall. Selon Ackermann²¹ :

De même qu'il y a des organes des sens par lesquels les impressions des choses externes sont reçues et conduites jusqu'au cerveau par les fibres nerveuses, de même il existe aussi dans le cerveau des organes destinés à recevoir ces mêmes impressions, et à les conserver. Ces organes sont les élévations qui se trouvent dans l'intérieur des cavités du cerveau. Il existe suffisamment de faits qui prouvent qu'ici sont déposées les impressions des organes des sens, et qu'elles ont une certaine permanence, au moyen de quoi ces organes doivent être considérés comme le magasin de la pensée, comme l'aliment des facultés supérieures de l'âme. Une incitation de ces organes inférieurs de l'âme réveille les impressions déjà reçues, et forme la mémoire qui, liée avec le sentiment que ces impressions ont déjà produit une fois, s'appelle la faculté de la réminiscence. Si cette activité dans cette même éminence des sens monte à un haut degré, elle produit l'imagination, parce qu'elle offre à la faculté supérieure de l'âme, et lui imprime en quelque sorte les images des objets extérieurs.

La réponse de Bloëde, en appui sur Franz Joseph Gall, est la suivante :

Personne ne doute que les impressions ne soient conservées ; mais nous pouvons douter que ces protubérances des sens en soient le dépôt. Nous admettons que l'incitation de ses organes inférieurs de l'âme réveille les impressions une fois reçues, ce qui s'appelle la faculté remémorative, ou le souvenir ; mais pour pouvoir l'appeler mémoire, nous exigeons le réveil spontané d'impressions qui ont déjà existé. Si l'activité dans la protubérance des sens croît à un haut degré, elle doit produire l'imagination. On demande si l'imagination excite les protubérances des sens à un degré supérieur, ou si une plus forte irritation produit l'imagination ? Et peut-on appeler imagination un souvenir plus vif d'anciennes impressions ?

¹⁹ Voir Denis Thouard (dir.), *Aristote au XVII^e siècle*, Lille, Presses Universitaires de Septentrion, 2004.

²⁰ *Cranologie ou Découvertes nouvelles du Docteur F.J. Gall, concernant le cerveau, le crâne et les organes, ouvrage traduit de l'allemand et publié à Paris en 1807* suivi d'un *Examen critique de la réfutation du docteur Ackermann des erreurs de Gall sur la structure du cerveau à l'initiative du docteur Bloëde*, p. 144.

²¹ *Id.*, p. 266 sq.

Selon Bloëde, Franz Joseph Gall a donc de sérieux doutes sur le fait que le seul fait de qualifier l'existence de la protubérance des sens, soit l'imagination et la mémoire, explique le mécanisme des impressions reçues, donc la production de l'imagination au regard de ce qui réveille les impressions, qu'on appelle mémoire. D'emblée, Ackermann rétorque :

On ne saurait nier les faits qui prouvent l'existence d'organes destinés à recevoir et à conserver les impressions. Nous savons de plus que la mémoire est détruite après toutes les maladies du système nerveux qui attaquent particulièrement le cerveau par exemple, après des apoplexies, des épilepsies, des catalepsies, etc. Tout cela prouve qu'il existe dans les organes du cerveau une certaine disposition mécanique de séries d'impressions transmises dans l'organe du cerveau par les instruments des sens.

Ce qui lui vaut le questionnement suivant de de Bloëde, toujours en appui sur Gall :

N'est-il pas d'autres sensations et d'autres représentations que celles que nous avons reçues par les sens ? Et celles-ci, qu'est-ce qu'elles ont de commun avec les protubérances des sens ? [...] Mais existe-t-il quelqu'un qui ait observé que la perte de la vue a causé celle de toutes les autres impressions ?

Franz Joseph Gall réfute donc le schéma de la protubérance des sens en invoquant tout simplement des preuves expérimentales.

Enfin, 1807 est aussi la date d'un échange scientifique entre le médecin italien Vincenzo Malacarne, auteur d'une *Encefalotomia nuova universale*, et le médecin autrichien Franz Joseph Gall, ciblé dans la lettre, ce qui pourrait nous rapprocher de l'identification de l'auteur de la lettre²². Toujours est-il que Malacarne retrouve chez Gall un même souci de circonscrire l'unité organique et fonctionnelle du cerveau à l'encontre du fait de lier chaque faculté de l'intellect à une aire encéphalique circonscrite. Même si ce médecin considère souvent les analyses de Gall comme quelque peu fantaisistes, il partage avec lui la nécessité d'une quête de la topographie du cerveau humain avec pour objectif une reconstruction discursive de ses mécanismes, sous la forme d'un traité du cervelet humain associant fonctions mentales et configuration anatomique du cerveau par des études en coupes, une recherche du trajet des fibres, et ainsi de suite. Ainsi l'organe cérébral est considéré dans l'ordre de la pensée sous la forme d'une configuration ordonnée, sans nécessité pour autant d'y localiser les facultés.

Dater la présente note de lecture de Sieyès sur Reggio ne relève pas de la seule démarche philologique. Cette datation permet d'ouvrir le « fichier mental » du moi chez Sieyès sans le réduire à son seul contenu, en l'occurrence les notes de lecture sur le moi et la mémoire que nous allons présenter, en l'abordant donc d'un point de vue cognitif par le fait de l'association de plusieurs fiches rédigées par Sieyès impliquant le cerveau et son fonctionnement à propos de la mémoire²³. Or, au sein de la correspondance du *Journal de l'Empire*, il est aussi question, de ce que ces auteurs, comment d'autres avant eux – par exemple André du Laurent, médecin d'Henri IV – perçoivent comme les fondements d'un nouvel esprit scientifique, sur les bases de l'héritage des médecins et philosophes grecs. C'est là une seconde parenté.

Seconde parenté. Les philosophes grecs, la sensation, le souvenir et la mémoire. De Platon à Aristote

Platon, dans le *Théétète*, nous introduit à un dialogue de Socrate avec le sophiste Protagoras, par le biais d'une affirmation de Théétète : « La science n'est autre chose qu'une sensation », identifiable à la position du sophiste. Nous avons convenu ici de suivre le commentaire du philosophe contemporain Alain Séguy-Duclot qui resitue Platon au sein de la philosophie, de

²² Voir sur ce point Céline Chérici, « Vincenzo Malacarne (1744-1816) : géographie du cerveau ? », *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, 2017, 24(2), p. 163-177.

²³ Sur la catégorie de « fichiers mentaux », voir François Recanati, *Mental Files*, Oxford, 2012.

Descartes à Heidegger, en passant par Nietzsche²⁴. Présentement, retenons que c'est l'exemple du souvenir qui permet à Platon de démontrer la fausseté de la présente affirmation. Tout part de la nécessité de discuter sur l'humain comme mesure de toutes choses. Protagoras récuse le principe de la position ontologique de l'humain dans son individualité, en considérant la seule relativité de la sensation individuelle, donc la dissolution de l'être dans le flux de la temporalité. De ce fait, l'être et la phantasia se confondent, tout étant en devenir. En récusant toute forme d'ontologie, Protagoras incite Socrate à démontrer le caractère erroné de l'assimilation de la science à la sensation en introduisant à divers niveaux un principe de contradiction. Ainsi Platon d'affirmer que « par conséquent est vraie pour moi ma sensation, car elle est toujours sensation de mon être à moi²⁵ ». Il prend alors appui sur un exemple qui lui permet de contredire le sophiste sur un objet sensible, le souvenir. Soit, précise le commentaire, « voir, c'est savoir ce que l'on voit ; or si l'on se souvient de ce qu'on a vu en fermant les yeux, on peut conserver le savoir de ce qu'on a vu²⁶ », ce qui induit que la science n'est pas que sensation. Protagoras rétorque : « Socrate présuppose que le souvenir présent d'une impression passée est une impression semblable à l'impression passée que l'on n'éprouve plus²⁷ ». Pour le sophiste, le sensible échappe au logique. Il convient d'opposer à une hiérarchie cognitive où le souvenir a sa place au plus près du savoir, une hiérarchie évaluative où le savant possède le seul pouvoir d'inverser les valeurs. Le débat entre Socrate et Protagoras ouvre au plus large la question de la mémoire.

Quant à Aristote, sa position en la matière est sans ambiguïté dans son ouvrage *De memoria et reminiscentia*²⁸. Il se situe du côté de la théorie de la connaissance. Ainsi il considère, comme le commente Yates, que « les perceptions données par les cinq sens sont, d'abord, traitées ou travaillées par la faculté de l'imagination et ce sont les images ainsi formées qui deviennent le matériau de la faculté individuelle²⁹ ». À ce titre Aristote précise qu'« il est même impossible de penser sans une image mentale³⁰ ». C'est là où il distingue la mémoire et le souvenir. Se souvenir c'est l'acte de retrouver une sensation, voire une connaissance antérieures. Il convient alors de faire l'effort d'une recherche dans sa mémoire. Ainsi Aristote précise qu'

il arrive souvent qu'on ne puisse se rappeler quelque chose immédiatement mais qu'on puisse chercher ce qu'on veut trouver et finir par le trouver. Cela arrive quand on commence différents mouvements jusqu'à un moment où on commence, finalement, celui qui aboutira à l'objet de la recherche³¹.

C'est là où il introduit une notion, « le point central » : « Le point central semble en général un bon point de départ ; car, quand on y arrive, on retrouvera le souvenir si on ne l'a pas déjà fait ou alors on ne le retrouvera à partir d'aucun autre³² ». Notons enfin que l'attention présentement accordée au point central, d'où part une chaîne de souvenirs, introduit aux lieux de la mémoire par le biais d'une méthode mémorielle qui permet de se déplacer dans plusieurs directions d'un souvenir à l'autre de manière rationnelle. Précisons également que la notion de point central est reprise par Sieyès dans ses derniers manuscrits philosophiques, dans le contexte du « retour à Aristote » au début du XIX^e siècle.

Un temps de transition dans l'itinéraire philosophique de Sieyès.

²⁴ Alain Séguy-Duclot, *Dialogue sur le Théétète de Platon*, Paris, Belin, 2008.

²⁵ *Id.*, cité page 73, Théétète 160c.

²⁶ *Dialogue sur le Théétète, op. cit.*, p. 89.

²⁷ *Id.*, p. 90.

²⁸ Nous suivons ici le commentaire de Frances A. Yates, *L'art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1966.

²⁹ *Id.*, p.44.

³⁰ *Id.* cité p. 45, *De memoria et reminiscentia*, 449 b, 31.

³¹ *Id.* cité p. 46, *De memoria et reminiscentia*, 452a, 8-16.

³² *Id.* cité p. 47, *De memoria et reminiscentia*, 452a, 16-25.

Dans le trajet sieyesien, l'idée d'une faculté sensitive comme fonction interne au cerveau, à partir du sens premier ou sens commun, se maintient-elle jusqu'au bout de ses réflexions philosophiques ? Relève-t-elle toujours d'un autre abord cognitif ? Si, dès 1807, Sieyès a pris connaissance du fait que décrire un système de cranologie à l'aide de preuves expérimentales récuse une telle approche des facultés, dont la mémoire, c'est qu'il est soucieux de marquer ce qui fait rupture avec le schéma de localisation des facultés, tout en attestant de sa présence et de sa longévité chez les médecins³³. Sieyès, dans ses tout derniers manuscrits des années 1810-1820, participe d'un tel souci d'innover, en rédigeant de nouveaux développements relatifs au cerveau sur la base de nouvelles lectures, nous le verrons. Ce qui n'est pas sans conséquence sur sa conception de la mémoire.

En 1807, Sieyès est couvert d'honneurs par l'empereur. Mais il vient de moins en moins au Sénat. Membre de l'Institut, et de la section sur les Sciences morales et politiques, il préfère venir y parler de métaphysique et de philosophie, reprenant ainsi goût pour ses lectures philosophiques de jeunesse, en y adjoignant de nouvelles lectures. Ce qui l'attire dans le *Journal de l'Empire* ce n'est pas tant la politique, mais ce qui relève de la philosophie. À ce titre, il a pris connaissance de la lettre à Gall, s'intéressant par ce biais aux auteurs cités, « Claudius Sycellus » et Prosper de Reggio. Mais nous n'avons pas trouvé, dans ces papiers, la mention du livre de Gall.

1807, c'est aussi la période où le directeur de l'Institut de pathologie chirurgicale de la Faculté de Paris est Anthelme Baltazar Richerand. Ce professeur est alors connu pour son admiration envers Condillac et il vient de publier en deux volumes sa *Nosographie chirurgicale, ou Nouveaux élémens de pathologie* (1805), qui connaît un très grand succès et des rééditions, dont celle de 1814 mentionnée par Sieyès dans le manuscrit *Forces simples et leurs combinaisons Ou vues analytiques sur la nature en général et sur l'homme en particulier*, que nous avons publié et que l'on peut dater de 1816 (MS, II, présentation, p. 582), alors que Sieyès entame à Bruxelles son séjour de « philosophe en exil »

En fin de compte, la fiche de lecture de Sieyès avec la reproduction d'une tête, que nous avons présentée et contextualisée de façon aussi exacte que possible, marque une transition dans la manière dont Sieyès conçoit le moi, et plus spécifiquement le cerveau, de ses écrits philosophiques de jeunesse à ses derniers écrits philosophiques. Nous proposons maintenant d'inscrire l'abord de la mémoire par Sieyès en deçà et au-delà de ce moment de bascule.

Un trajet intellectuel autour de la faculté de sentir et de son lien avec la mémoire : à propos de Condillac (1770-1810)

En 1773-1775, le jeune Sieyès entame son itinéraire intellectuel par la rédaction d'un texte, le *Grand Cahier Métaphysique*. Il s'y intéresse tout particulièrement au *Traité des sensations* de Condillac (1754) et à *l'Essai analytique sur les facultés de l'âme* de Charles Bonnet (1760). Plus tardivement, dans les années 1800, il insère dans ce *Cahier* une critique de « l'école de Condillac », soit des Idéologues. La référence à la mémoire occupe une place limitée dans ce manuscrit. Cependant s'y adjoint plus d'une centaine de fiches, sous forme de feuilles volantes, parmi lesquelles se trouvent des fiches plus spécifiques sur la mémoire et la réminiscence en rapport avec la manière dont Sieyès conçoit les « époques » (voir *infra*) de la faculté de sentir,

³³ Voir à ce propos Didier Foucault, « Système cérébro-nerveux et activités sensorimotrices de la physiologie ancienne au mécanisme des Lumières », in *Mécaniques du vivant : Savoir médical et représentation du corps humain XVII^e-XIX^e siècle*, Actes du colloque Explora (CAS-EA 801/Muséum d'Histoire naturelle de Toulouse, Projet inter-MSH « Savoirs littéraires, savoirs scientifiques »), Muséum d'histoire naturelle de Toulouse, 5 décembre 2011, publié dans *Épistémocritique*, revue en ligne, 2012, <http://www.epistemocritique.org/>.

de la simple sensation au jugement. De part en part, ce qui est central dans ses nombreuses fiches de travail, c'est la mise en évidence de la multiplicité et de l'organisation des sens dans la constitution en plusieurs étapes de la formation du moi, et au terme de ce processus, le rôle majeur de la mémoire.

S'il importe de préciser d'abord ce qu'il en est de la conception de la mémoire chez Condillac, c'est dans le but d'en comprendre les enjeux chez Sieyès, en deux temps, d'abord à partir du débat de méthode avec les « statuaires » Condillac et Bonnet que Sieyès propose dans le *Grand Cahier Métaphysique*, puis sur la base de ses points de désaccord avec « l'école de Condillac », soit les Idéologues.

Troisième parenté. L'apport de Condillac.

Résumons ici le propos de Condillac sur la mémoire, en particulier dans la seconde partie du *Traité des sensations*, objet de toute l'attention de Sieyès. Déjà dans l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) Condillac affirme dans le §. 25 qu'

[i]l y a entre l'imagination, la mémoire & la réminiscence un progrès, qui est la seule chose qui les distingue. La première réveille les perceptions mêmes ; la seconde n'en rappelle que les signes ou les circonstances ; & la dernière fait reconnoître celles qu'on a déjà eues.

Le *Traité des sensations* (1754) est plus précis en ce qui concerne le mécanisme de la mémoire³⁴. La mémoire est au premier abord une « chaîne d'idées », où chaque liaison d'une idée vers une autre donne les moyens de se rappeler les plus éloignées. À ce titre, la mémoire devient une « habitude » par répétition d'un acte à l'autre. Elle dispose plus précisément de la force qui est au principe de nos actions. De plus, le rapport entre sensation et action dans les « rapports de succession des idées » permet d'affirmer que la mémoire est « une manière de sentir », avec plus ou moins de degré d'activité. Soit elle se présente sous la forme d'une sensation actuelle, vive, soit elle apparaît sous la forme d'une sensation qui n'est plus, donc faible, mais toujours en impression dans le cerveau. Elle fonctionne donc par comparaison puis répétition. Condillac identifie alors deux effets de la mémoire : l'un est une sensation qui se retrace aussi vivement que si elle se faisait sur l'organe même, l'autre est une sensation dont il ne reste qu'un souvenir léger, une réminiscence. Il en ressort deux espèces de mémoire : l'une immédiatement sensible dans l'ordre corporel, l'autre seulement présente au sein de la mémoire à l'horizon de l'ordre intellectuel. Ici la différence entre l'imagination et la mémoire relève du fait que se rappeler les choses comme passées prend nom de mémoire, alors que le nom d'imagination relève du fait qu'une sensation est retracée avec tant de force qu'elle paraît présente.

C'est ici que Sieyès conçoit l'apport de Condillac sur le mécanisme de la mémoire dans une certaine continuité avec l'approche platonicienne et de sa reprise augustinienne de l'humaine mesure spécifiée par l'individualité, donc à partir de sa sensation individuelle. L'enjeu de la mémoire est alors ce qui la précède, la fantasia (ou phantasia), dans le schéma de la tête, soit ce qui se montre sous des apparences multiples dans un mouvement extractif. Une telle impression de la multiplicité de l'être est suscitée par le mouvement de la sensation. Ce qui fait alors retour vers l'individu, c'est la sensation relevant de la réminiscence. Aborder ce qui relève de la mémoire nécessite de comprendre l'humaine-mesure, soit les époques de la faculté de sentir, et plus spécifiquement sa capacité à distinguer la mémoire présente d'une impression passée d'une réminiscence semblable à l'impression passée que l'on n'éprouve plus. La mémoire est mobile :

³⁴ Ce mécanisme est présenté dans le chapitre 2 de la Première partie, pages 17 et suivantes dans l'édition Fayard du *Traité des sensations*, 1984.

elle rend compte des différences de valeur attribuées à l'aune de l'humaine mesure des sensations.

À partir d'une telle approche de la mémoire, de Platon à saint Augustin, Avicenne et Condillac, Sieyès décrit en deux temps, d'une feuille volante à l'autre³⁵, la succession sensation-action-moi, soit le mouvement ascendant d'une multiplicité de sensations vers l'ordre supérieur du moi. Ce qui lui permet de caractériser les époques de la faculté de sentir, et l'émergence de la mémoire dès la troisième époque.

Questions posées aux statuaires et leurs héritiers présumés, l'école de Condillac, sur leurs approches de la mémoire.

L'observation de la mémoire par le physicien.

Avant même de s'intéresser à ce qu'il en est de la mémoire chez les statuaires Condillac et Bonnet, Sieyès précise, au début de la première partie du Grand Cahier métaphysique à propos de l'article « évidence » de l'Encyclopédie attribué à Quesnay, que « la fidélité de la mémoire ne peut être constatée que par la fidélité des sens », ce qui incite à considérer que « le dérèglement moral est toujours précédé ou suivi du dérèglement d'intelligence le tout fondé sur un exercice défectueux de la mémoire³⁶ ». Par ailleurs

[d]eux sensat[i]ons ne peuvent être identiques. La sensation actuelle que la mémoire me rappelle avoir déjà eue n'est point identique avec la sensation réveillée, rien de plus évident, mais elle lui ressemble et en g[éné]n[é]ral les qualités peuvent se ressembler parce que la ressemblance qui est en nous, qui dépend de notre manière de voir, est indépendante de toutes les petites différences qui, quoique réelles dans nos sensat[i]ons, ne peuvent attacher notre attention et sont ainsi nulles pour nous³⁷.

Sieyès en déduit, à propos de l'approche condillacienne de la mémoire, que

[l]'auteur parle de la mémoire dans un sens bien étroit, il s'en faut bien que la capacité de me ressouvenir soit bornée aux seules sensations dont l'impression subsiste encore, ce ne sont là que des sensat[i]ons con[tinu]ées sans interruption³⁸.

Le mécanisme de la mémoire ne se réduit pas au simple développement de l'activité et la passivité³⁹.

Sieyès détaille alors « le plan de Condillac », en ce qui concerne « la suite des opérations qui ont eu lieu dans notre statue », de la sensation originaire à « l'idée de succession », propre à l'abstraction et donc à « la liste des connaissances » grâce au jugement. Avec cette dernière étape, « la statue n'acquiert par encore la connaissance de la mémoire ». Il faut en arriver à « la perception des rapports qui sont des êtres abstraits » et « nous voici de nouveau à la mémoire⁴⁰ ». Sieyès aborde ici l'affirmation de Condillac selon laquelle « [l]a mémoire est donc une suite d'idées, qui forment une espèce de chaîne. C'est cette liaison qui fournit les moyens de passer d'une idée à une autre, et de se rappeler les plus éloignées⁴¹ », et la commente en

³⁵ Dans le dossier 284 AP 2/1.

³⁶ MS, I, 79.

³⁷ *Id.*, 82.

³⁸ *Id.*, 84.

³⁹ En particulier dans *id.*, 84-85.

⁴⁰ *Id.*, 85-86.

⁴¹ *Traité des sensations*, Liaison de ces idées, Paris, Fayard, p. 24.

considérant que « [l']auteur assure une chose qui ne me paraît pas fondée dans l'expérience⁴² ». En effet,

cette suite est arbitraire [...] L'ordre n'y fait rien. On peut exposer successivement la statue avec tel ou tel sens aux impressions des objets et manquer le résultat 1° de l'impression en elle-même, 2° relativement aux sensations que sa mémoire conserve [...]. Sous ce second rapport, la statue est impossible à observer, les sensations qui existent déjà dans la mémoire modifient la sensation nouvelle de sorte qu'elle est différente dans le philosophe moraliste, et dans le physicien, etc.⁴³.

Ainsi le modèle de la statue ne peut répondre à la question de savoir si la mémoire appartient à un ou plusieurs organes, faute de « pluralité » et donc de « sensation représentative ». Les manières d'être que la statue discerne diffèrent des « manières d'être par plusieurs organes ». Et Sieyès de conclure : « À cette époque, je ne peux encore faire que sentir »⁴⁴.

Cependant, Sieyès trouve dans la seconde partie du *Traité des sensations* une approche généalogique en termes d'« époques » de la genèse du moi, et de l'apparition de la mémoire. Il s'en souviendra dans ses notes sur les « Épôques » de la formation du moi que nous allons présenter. Sieyès considère qu'on ne peut en arriver à la mémoire sans passer par la description des époques de la faculté de juger, ce qui suppose certes de prendre en compte le plan de Condillac, mais de l'historiciser au sein même du cerveau, donc d'écarter la mécanique de la statue qui relève de « l'idée d'unité qui n'est qu'une idée abstraite⁴⁵ ». En résumé, durant la première époque, la statue acquiert des sensations, mais « elle n'a pas pu dire je suis différente de mes sensations », donc « ses sensations ne sont point jointes à des jugements⁴⁶ ». Avec la deuxième époque, « la statue devient double, multiple ». Mais ce n'est que dans la troisième époque qu'« elle redeviendra une, c'est-à-dire de cette foule d'êtres sentants, il s'en formera un auquel tous les autres se lieront, dont ils dépendront⁴⁷ ». Désormais, les « sensations » sont « jugements » avec un risque : c'est là où la statue peut faire des « erreurs de jugements » d'autant plus que « dans la troisième étape, la statue n'acquiert pas encore la connaissance de la mémoire ou du souvenir qui s'y trouve pourtant et qu'elle reconnaîtra dans la suite ». Faut-il une quatrième période ? Sieyès y répond dans une fiche séparée, nous le verrons.

L'erreur de jugement des Idéologues (1803) : la mémoire jointe à la réminiscence

Sieyès ajoute au *Grand Cahier Métaphysique* quelques pages titrées 1803⁴⁸, où il aborde de manière critique la *Grammaire* de Destutt de Tracy, Idéologue membre de ce qu'on appelle alors de manière ambiguë « l'école de Condillac ». Il importe ici à Sieyès de démontrer que la « langue analytique » de nos philosophes, soit de « l'école de Condillac » des Idéologues, fait référence à l'héritage condillacien de manière erronée. Leur revendication d'une science de la sensation mène à des erreurs : « Si vous aimez tant généraliser pour atteindre à un principe unique pour tous », « l'ignorance d'un des éléments de la proposition peut nous faire porter tous nos faux jugements ». Ainsi à défaut de montrer qu'« [a]ffections, jugements sont d'un ordre différent », il ne peut être question, à propos de la mémoire, que de « la mémoire jointe à la réminiscence ». De fait la « langue analytique » dite héritée de Condillac est centrée sur la désignation de l'objet extérieur, « sans qu'on puisse dire que cet objet et les paroles soient la

⁴² MS, I, 86.

⁴³ *Id.*, 91-92.

⁴⁴ *Id.*, 95.

⁴⁵ *Id.*, 90.

⁴⁶ C'est Sieyès qui souligne.

⁴⁷ *Id.*, 117 svtes.

⁴⁸ *Id.*, 157-159.

même chose » passant donc à côté de la « langue analysée et conventionnelle » rendant compte de « l'état vu et jugé de l'homme affectionné ». Ce qui manque dans la modélisation analytique de « l'école de Condillac », c'est « le sentiment du jugement » bien différent du simple mécanisme chez l'homme de « l'affection qu'il sent et qu'il rend », version simplifiée du sensualisme, au point de nous induire en erreur.

Ce qui importe à Sieyès, c'est « le jugement de la langue ordinaire » tout en gardant ses distances avec des affections « sans mélange de jugement », donc « plus simples et non analysées par le sentiment. » que l'on retrouve dans le « langage naturel oral », à l'exemple des interjections. En résumé, Sieyès se penche ici sur les impasses de « la langue analytique » des héritiers de Condillac, au nom de « la langue analysée et conventionnelle », certes distincte de « la langue naturelle orale ». À ce titre, il ne suffit pas de souligner « l'imperfection de quelque souvenir » dans la mesure où « la mémoire joue postérieurement son rôle en vous retraçant avec exactitude tous les objets vus précédemment ». Et Sieyès d'interpeller les penseurs analytiques : « D'où vient l'erreur ? De l'ignorance où vous êtes d'un des éléments nécessaire à votre jugement ». Dans l'héritage analytique, « la mémoire est un abyme que je ne puis sonder »⁴⁹. Un tel constat d'échec de « l'école de Condillac », et non de Condillac lui-même, en ce qui concerne la mémoire, permet alors à Sieyès de préciser, dans des feuilles séparées, ce qu'il en est ou non de la mémoire à chaque étape du développement vers le moi. Sieyès s'efforce de cerner les époques qui, de la sensation au jugement, permettent de comprendre ce qu'il en est de la mémoire et de la réminiscence.

Sérier des notes séparées sur la formation du moi à l'horizon de la mémoire des années 1770

La succession identité/unité de la formation du moi : sentir, agir, juger

Il importe de ne pas considérer les éléments du cerveau dans la tête comme des substances stables. De saint Augustin à Condillac, il est question au départ du mouvement de la sensation chez Socrate, énoncé par Platon dans le *Théétète*, par exemple la translation qui engendre la sensation dans l'œil. Sieyès identifie aussi chez Condillac ce mouvement de la sensation dans le couple sensation-action dans la fiche suivante, certes courte mais se résumant dans une formule terminale fondatrice, « Il n'y a qu'action, que sensation » :

Réfléchissez, creusez tant qu'il vous plaira, soit au dedans, soit au dehors, vous ne trouverez jamais que phénomène connu par sensation, par évidence, et action, autre phénomène que le sens constant vous donne pour cause du premier, c'est-à-dire qu'il résulte de vos recherches que l'objet d'un sens est constamment précédé de telle impression appartenant à un autre sens. Nous n'en savons pas davantage. Toutes les sciences ont la même méthode, nous ne connaissons que succession, ou identité. Creusez tant qu'il vous plaira, il y a action partout, car un effet ne peut être que le produit d'une action. La sensation suppose action, ou acte de notre force intérieur, la repliation de l'âme sur ses sensations n'est de même qu'action ; le sentiment des rapports entre les sensations n'est de même qu'action. Il n'y a qu'action, que sensation⁵⁰.

Si tout est en devenir dans le rapport constant de l'action à la sensation, jusqu'à quel terme ? La méthode caractérisée par la succession, ou l'identité, est incomplète sans son dernier terme, le moi, ainsi que le précise la fiche suivante sous le titre « moi (1773) » reproduite ici en plusieurs temps, dans une succession qui permet d'introduire un commentaire à chaque étape de la formation du moi pour Sieyès.

⁴⁹ *Id.*, 78.

⁵⁰ 284 AP 2/1.

En premier lieu, l'existence du moi, au regard du trajet platonicien de l'*a parte rei* – du par soi universel – de l'existence au jugement, se présente chez Sieyès sous le mode linguistique de la première personne. Ici, ce qui est identité du moi ne prend sens que dans une multiplicité originelle :

- + moi
- existence *a parte rei*
- je distingue plusieurs – je me fais un - je juge ou perçois

En second lieu, l'existence par soi est en devenir vers l'unité du moi selon les étapes suivantes de la sensation du toucher :

- + Quelle que soit la marche du toucher, il opère ces 3 choses :
 - 1° au moyen de la multiplicité de ses organes, il reconnaît présent ce qui est absent. il suppose donc l'existence a parte rei.
 - 2° il sent moi et s'aperçoit également de son existence a parte rei.
 - 3° il reconnaît l'unité du moi sentant, dans la multiplicité des mois sentis. il distingue donc son corps des objets extérieurs, et moi de son corps.
Il étudie son corps et la nature.

Ce qui lui permet de préciser :

Je distingue moi collectif de mes sensations qui deviennent les objets extérieurs. Je suis un et les sensations sont plusieurs. Le tâtonnement du toucher apprend aux autres sens à savoir distinguer plusieurs et à voir, c'est-à-dire à toucher au dehors, ainsi tous les organes par lesquels la nature est en rapport avec moi parviennent à lier leurs rapports de manière à percevoir, [...]. Les autres sens deviennent des instruments pour le toucher.

En troisième lieu, il convient de circonscrire ce qu'il en est de l'unité sensible du moi en tant que sens intérieur :

Quand j'observe la statue, ce n'est pas la forme extérieure qui tombe sous les sens dont il s'agit ; c'est son intérieur, la suite de ses sensations, le journal exact de ses actions et réactions qui font l'objet de mes méditations. Or cette multitude, cette suite de mouvements dans un sujet sentant se combinent, s'arrangent en vertu d'une liaison qui est dans l'ordre de la nature, sans que le sujet cesse d'être un sujet observé ; il n'est pas observateur ou même sentant ; ce n'est pas un qui sent, c'est toutes les parties affectées.

Sieyès introduit alors la question ultime de la formation du moi et de ses conditions par une considération sur ce qu'il en est des opérations de l'esprit, de ce qui relève du travail de l'esprit :

Dès que vous discernez vos sensations, vous voyez les unes suivre les autres. Exprimer ces liaisons, c'est juger ou apercevoir les rapports de succession.

Sieyès en conclut sur ce qui fait difficulté dans la formation du moi :

Le passage difficile est d'en venir à former le moi. Si la main interrogeant la main et lui répondant à son tour donne lieu au foyer où aboutissent ces sensations réciproques de se [distinguer] des moyens sentants (ce qui n'est pas clair encore) pourquoi les actions et réactions réciproques qui ont également lieu entre les parties de l'organisation intérieure ne pourraient-elle pas produire le même phénomène ? Sentir soi, est-ce se reconnaître ?

Ajoutant à ce propos :

Quelles sont les opérations de l'esprit que toutes les connaissances supposent ?
Dès que plusieurs sens ou plusieurs organes d'un sens travaillent sur le même objet, il n'y a plus précisément sensation, il y a jugement ou perception composée ; telles sont nos sensations actuelles que nous ne prenons que comme moyens pour aller à autre chose. Mais s'il nous arrive de vouloir retenir et approfondir la

sensation proprement dite, on voit aisément que la nature de cette sensation est différente, qu'elle absorbe et ne laisse point passer, le besoin nous instruit à n'approfondir la plupart des sensations que pour ne pas nous méprendre sur les moyens d'arriver à la possession.

Le toucher [...] discerne plusieurs sensations, où auparavant il n'y en aurait eu qu'une.

Dès que vous discernez vos sensations, vous voyez les unes suivre les autres. exprimer ces liaisons, c'est juger ou apercevoir les rapports de succession.

La difficulté à comprendre la formation du moi tient donc au fait de devoir appréhender le multiple dans l'hétérogène. C'est pourquoi il convient *in fine* d'appréhender la faculté de sentir selon plusieurs époques pour dégager ce qu'il est des conditions de l'émergence de la mémoire au sein du moi.

Les opérations de l'esprit à chaque époque de la faculté de sentir : de l'attention à la mémoire avec réminiscence

Des « Epôques »

Nous l'avons déjà souligné, seule une approche de la faculté de sentir en termes d'« Epôques », soit au-delà de l'apport de la formation du moi selon le modèle de la statue, permet de caractériser le mouvement même, par étapes, de la sensation jusqu'à la formation de la mémoire.

Des « Epôques », il en est question dans une des notes séparées suivantes :

[titre] Epôques

1° La faculté de sentir est répandue dans toute l'organisation

2° elle se concentre sans se retirer des rayons. alors elle devient une. l'attention devient une. les sensations se lient, se rappellent. l'attention attirée par le plus de plaisir se promène et s'applique plus fortement aux sensations plus agréables. voilà donc le fondement mécanique de tout l'entendement, et de toute la volonté. toutes les passions de l'âme, toutes les opérations de l'esprit sont dans l'attention. mais abstenons nous de les considérer sous les noms que leur a donnés l'homme qui a franchi toutes les épôques. ces noms supposent la préférence, l'activité de choix, nous n'en sommes pas encore là. L'attention se lie aussi avec la faculté motrice et la commande.

3° Elle se sent, et elle sent les autres. de là les rapports tactiles, etc.

4° elle apprend à percevoir. elle perfectionne et distingue les sens⁵¹.

Sieyès précise alors dans une autre fiche ce qu'il en est de l'effet la troisième étape, l'apparition de la mémoire avec réminiscence :

Réminiscence[titre] - à la 3° époque, est une comparaison, un jugement que cette idée rappelée est ressemblante, identique, ou liée avec tel état qui lui est très familier. Je me souviens de telle chose : mémoire avec réminiscence qui dit : je l'ai eue. - rappels de sensations, ou d'idées, ou de jugements sans réminiscence sont entièrement communs⁵².

Qui plus est, Sieyès accorde une spécificité propre à la réminiscence dans une autre fiche :

La réminiscence, fondement de la personnalité ne peut être que le rappel des liaisons, comme la mémoire est le rappel des idées. mais ce n'est que lorsque ce rappel est complet qu'il y a réminiscence, c'est-à-dire lorsque les idées rappelées sont tellement liées qu'elles aboutissent à l'état actuel ; ou à tel autre état remarquable facilement lié à l'état actuel. La réminiscence suppose donc connaissance de plusieurs et toucher⁵³.

⁵¹ 284 AP 2/1.

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*

C'est alors que Sieyès en vient à la mémoire proprement dite.

Ainsi s'ouvre l'espace de la mémoire

Sieyès commence d'abord par recopier, dans une fiche titrée « mémoire », un passage du *Traité des sensations* de Condillac où il est question de la mémoire appréhendée de part en part dans l'ordre du mouvement⁵⁴. Puis dans deux autres fiches titrées « mémoire », Sieyès aborde la mémoire en deux temps. En premier lieu, dans ce qu'il en est de la mémoire au-delà de la liaison des impressions au regard du mouvement de l'art social :

- mémoire [titre]

La mémoire qu'il faut pour parler, pour réciter, celle des sons pour chanter sont si merveilleuses, si compliqués qu'elles ne peuvent se prêter à l'explication par la liaison des impressions. chez un musicien un son quelconque est lié aussi fortement avec chacun des autres sons. comment donc ne se trompe-t-il pas en chantant un air : il y a autre chose ici que la liaison des idées il y a une détermination antérieure et générale qui gouverne tout le jeu nécessaire pour exécuter l'air commencé.

Il en est de même de la tendance pourquoi le mouvement se communique-t-il plutôt à cette fibre qu'à telle autre. puisqu'avec la même tendance, elles ont la même liaison avec le son actuellement entendu... Cet ensemble, cette faculté de ne point s'écarter du [...] de son chemin quoique l'on soit habituellement habitué à tous les routes qui y aboutissent, supposent la présence d'un plan mécanique. est-ce que le plaisir n'est pas dans le son, mais dans l'air entier, que par analogie.

[rajout dans la marge en haut à gauche : « L'odeur agréable est sur tout, ainsi que les autres sensations, et que le plaisir consiste dans un certain rapport de plusieurs éléments ; l'art de se faire une sensation, un plaisir de propriétés qui séparément pourrait en être »].

En second lieu, Sieyès considère la mémoire dans toute son extension, soit jusqu'à son lien avec le couple liberté/volonté :

- mémoire [titre]

Conservation de la sensation, effet de l'action réciproque,
mémoire {

rappel de la sensation, effet d'un mouvement voisin, et de la tendance

dans le 1er cas, c'est la conservation de l'action des objets. ils sont encore censés présents. dans le 2ème la sensation a été réellement présente. c'est la mémoire proprement dite.

une sensation rappelée peut elle être plus vive qu'elle l'a été sans la présence de l'objet ?

Quand la statue apprend-t-elle à distinguer une sensation rappelée d'une sensation présente ? ce n'est qu'à la 3ème époque. elle a besoin de connaître les objets extérieurs. Il faut que les autres sens lui fassent connaître l'absence de l'objet qu'elle se rappelle.

on peut distinguer la mémoire active qui vient d'en haut de la mémoire passive qui est occasionnée par le mouvement des [rameaux] extérieurs, ou par tout autre mouvement vital. Mais la véritable différence entre l'action et la passion dans ses facultés intellectuelles vient de ce que nous appelons action, ou nous apercevons l'action que lorsqu'elle est le fruit de la volonté. il faut pouvoir agir pour s'apercevoir que l'on agit... De là vient sans doute qu'on ne veut pas reconnaître de liberté, si l'action n'est dirigée par la volonté.

Là encore, c'est la troisième époque qui fait émerger la mémoire. Mais elle n'est active que dans la reconnaissance de la liberté, sous la direction de la volonté. Sieyès ne développera ce thème de la volonté-liberté que dans ses derniers manuscrits philosophiques des années 1820, et selon une approche tout à fait différente de la mémoire.

La mémoire et l'ordre de la cognition dans les ultimes manuscrits. Les années 1800-1815.

⁵⁴ *Traité des sensations, op. cit.* ; p. 31.

Dans ses manuscrits tardifs du début du XIX^e siècle, Sieyès aborde de nouveau la question de la mémoire, suite à la lecture de Lamarck et de sa *Philosophie zoologique*⁵⁵, et du *Traité de la volonté et de ses effets* de Destutt de Tracy⁵⁶. Nous disposons ici de deux ensembles de manuscrits. Le premier ensemble est titré *Forces simples et leurs combinaisons ou vues analytiques sur la nature en général et sur l'homme en particulier*, tout en étant précédé de notes sur *Questions et recherches sur les forces simples*. Nous l'avons présenté et publié dans le second volume *Des Manuscrits de Sieyès*. Nous pouvons le dater, d'après les références à divers auteurs, de 1816. Sieyès y reprend la critique condillacienne des métaphysiciens partisans de l'abstraction et sa métaphysique du moi, mais il l'étend à une réflexion sur le mécanisme du cerveau. Le second ensemble de manuscrits est composé quatre courts textes : *Analyse des actes concourant à la cognition ; Du cerveau et de l'instinct ; Point central du système humain ; Volonté et liberté*.

Au tout début du XIX^e siècle, la physiologie mécaniste perdure⁵⁷. La quête du sensorium commun, et son corollaire, la recherche des localisations dans le cerveau demeure. Mais, dès les années 1800-1810, avec les physiologues, l'idée de localisation devient hypothétique. Le cerveau est de plus en plus perçu comme l'étage ultime d'une construction aux assises successives tels que les nerfs, la moelle, le bulbe, le cortex par le recours à l'expérimentation. Il est alors question de la localisation d'un espace géométrique où se situent des points de rebroussement des fibres. Il n'est plus question du cerveau comme sensorium commun. Il ne s'agit plus de localiser des facultés à la périphérie du cerveau, mais de trouver un principe fondateur par le biais d'une localisation de fonctions. Ainsi en est-il de la quête des sièges des maladies.

Sieyès inscrit ses nouvelles réflexions sur le cerveau dans une telle perspective de localisation de la fonction d'un organe sur la base d'un principe cognitif. Ainsi il s'interroge d'emblée, dans les *Questions et recherches sur les forces simples*, sur la formation du « tissu des fibres élémentaires d'un organe » du corps, en considérant que « l'organe exerce une fonction qui donne un résultat⁵⁸ ». Il formule alors les questions suivantes :

Cette fonction peut-elle être mise en jeu sans la vie ? Je ne le conçois pas », « La faculté de cette fonction peut-elle être mise en puissance dans cet organe avant qu'il y ait vie ? Cette question n'est point différente de la 1^{ère}.

Il s'interroge alors sur ce qu'il en est d'un « composé fibrillaire » le plus simple possible et en déduit un principe : « Un composé, toute combinaison quelconque a nécessairement des propriétés qui n'étaient point dans ses éléments pris à part. Cette vérité devient un principe très fécond⁵⁹ ». De combinaison en combinaison se met en place une organisation en vue d'une « chaîne organique entière ». Sieyès concède que ses questions initiales sur les forces simples sont « l'ouvrage de l'imagination », tout en insistant sur le fait de « devoir à l'imagination toutes les combinaisons de faits et de rapports que vous enregistrez dans votre cerveau⁶⁰ ».

Sur une telle base fonctionnelle et principielle, Sieyès en vient, dans ses *Vues analytiques*, à marquer la spécificité de sa réflexion cognitive, en considérant qu'il apparaît alors que « tout est mouvement », du fait de « la marche des combinaisons déjà très composées⁶¹ ». Et d'affirmer : « Je conçois que moi combinaison de forces *suis* en rapport quelconque avec tout

⁵⁵ Dans l'édition de Paris, Dentu, 1809.

⁵⁶ Paris, 1815.

⁵⁷ Voir François Laplassotte, « Quelques étapes de la physiologie du cerveau du XVII^e au début du XIX^e siècle », *Annales E.S.C.*, 25-3, 1970, p. 599-613.

⁵⁸ Ms, II, 599.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Id.*, 602.

⁶¹ *Id.*, 631.

ce qui est ». Ce retour du moi, du *je suis* relève ici de « ma cognition », ce qui porte la réflexion sur « les relations cognitives avec la nature » au-delà de la sensibilité, soit au terme de « la cognition et de la sensibilité ». L'imagination fait alors fonction d'ouverture à « des espaces hors de ma cognition ». De ce fait « mon esprit a traversé la corporéité ; il ne reste que réalité avec action, c'est-à-dire force »⁶². C'est là où « la mémoire, répandue partout, est surtout dans le centre sensitif ». Elle s'insère alors dans un au-delà de la cognition, l'art de la mémoire constituant ici la médiation vers d'autres réalités :

Je vois, je flaire, je touche, j'entends, je goûte par les sens dit extérieurs apparemment parce qu'ils sont placés à l'entrée de la maison [...]. En outre, par les sens internes, je connais aussi la douleur, le mal aise, le bien être, le chaud, le froid, etc. J'analyse toutes ses sensations, et y découvre mille modifications différentes. Voilà donc déjà 1° les cognitions sensitives présentes, et les mêmes simplement reproduites par la mémoire ; 2° les sons, les mots de la langue s'unissent avec toutes ces sensations, se lient entre eux, et se rappellent mutuellement avec autant de sûreté et de promptitude que les sensations se rappellent les unes les autres. Cette seconde espèce de cognition ne diffère pas de la première, ou ne rappelle que ce qu'on a en présent ; et ces sensations sont encore présentes au moment où la mémoire les re-présente. Mais je vois déjà que l'art établit autant de ces liaisons propres à rappeler que la nature. Les langues conventionnelles sont ouvrages de l'art. La mémoire ne se borne pas aux sensations, elle s'empare de tous les produits, de toutes les opérations du ou des cerveaux. 3° cognition intuitive des rappports que les objets, que tout ce qui est, ont avec tout ce qui est à notre connaissance. La cognition présente et rappelée est aussi instinctive. Mais elle n'est pas de même nature que celle des rapports. Ici, je vois des vérités, de l'absolu ; dans les faits ou les sensations, je vois des réalités, du contingent⁶³.

Sieyès introduit donc entre « les cognitions sensitives présentes » et « la cognition intuitive » des « rapports » que les objets ont avec la connaissance un art de la mémoire au plus près des langues analytiques. Il franchit ainsi un pas de plus dans l'étude historique de l'art de mémoire⁶⁴, tel qu'elle est proposée par Frances A. Yates pour les périodes antérieures. S'agit-il de la situer au regard de la méthode scientifique, présentement l'approche cognitive des physiologistes ? Qu'en est-il alors de la lecture que fait Sieyès des physiologistes en matière de mémoire ?

Des physiologistes à la source des présentes analyses de Sieyès, trois d'entre eux sont pris en compte, Bichat et ses *Recherches physiologistes sur la vie et la mort* dans l'édition de 1800, Richerand et ses *Nouveaux éléments de physiologie*, dans l'édition de 1814, et les *Rapports du physique et du moral* de Cabanis dans l'édition de 1815. En ce qui concerne leur approche de la mémoire, citons un exemple parmi d'autres, le point de vue cognitif de Richerand sur la place de la mémoire dans l'activité de l'organe cérébral :

Suivant qu'une sensation, ou qu'une *idée*, qui n'est autre chose qu'une sensation transformée ou perçue par l'action de l'organe cérébral, a produit dans les fibres de cet organe une impression plus ou moins forte, le souvenir en est plus ou moins vif ou durable. Ainsi nous pouvons avoir une *réminiscence*, c'est-à-dire, nous rappeler faiblement que nous avons déjà été affectés de la même manière, la *mémoire*, ou non remémorer l'objet de la sensation avec quelques-uns de ces attributs caractéristiques, comme sa couleur, son volume, etc⁶⁵.

De manière plus générale, ce qui intéresse Sieyès chez ces auteurs, c'est que « [l]es physiologistes disent que le point central de tous les nerfs dans le cerveau paraît être la protubérance annulaire de la moelle allongée ». Et Sieyès d'en déduire, dans l'ordre du moi que « [l]e moi serait donc au point central, c'est-à-dire dans une faculté plutôt que dans une autre, car toutes sont centrales en ce qui les regarde. Je juge, je veux sera la plus une » (*Point central du système humain*). Et de préciser alors à propos de la mémoire que :

⁶² *Id.*; 631

⁶³ *Id.*, 690.

⁶⁴ *L'art de la mémoire, op.cit.*

⁶⁵ Anthelme Baltazae Richerand, *Nouveaux éléments de physiologie*, Paris, 1814, p. 181.

La mémoire n'est pas moins générale. Elle reproduit les premières impressions, les sensations, les perceptions, les idées, les jugements, les sentiments, etc., tant elle a sa source dans la liaison des actes ou [opérations animales], plus générale que la liaison des idées (*Analyse des actes concourant à la cognition*).

À ce titre, « la mémoire est une faculté générale, permet à l'instinct d'agir non seulement d'après les besoins *présents*, mais d'après les besoins pré-sentis. Car la mémoire rend présent à sa manière tous ces besoins si souvent expérimentés » (*Le cerveau et l'instinct*). Nous sommes ici dans l'espace d'une théorie cognitive, qui, tout en conservant pour horizon l'unité du moi, **précise la localisation** de la mémoire dans un « cerveau supérieur » enveloppant « la protubérance annulaire de la moelle allongée », soit dans un espace compact à l'intérieur du cerveau.

De nos jours, l'interpellation phénoménologique de l'approche cognitive de la nature corporelle considère la localisation matérielle des qualités sensibles dans le cerveau, en particulier le sens commun, l'imagination et la mémoire, comme autant d'artifices. Il s'agit alors d'appréhender tout autrement le mouvement de l'existence, comme c'est le cas dans la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty⁶⁶. Ce philosophe considère en effet que « le vrai problème de la mémoire dans la perception » tient au fait que « [p]ercevoir n'est pas se souvenir ». En effet il s'agit d'abord de comprendre comment à chaque instant

l'expérience ancienne de la conscience lui est présente sous la forme d'un horizon qu'elle peut rouvrir, si elle le prend pour thème de connaissance, dans un acte de remémoration, mais qu'elle peut aussi laisser "en marge" et qui alors fournit immédiatement au perçu une atmosphère et une signification présentes.

Il existe

un champ toujours à la disposition de la conscience et qui, pour cette raison même, environne et enveloppe toutes ses perceptions, une atmosphère, un horizon ou si l'on veut des "montages" donnés qui lui assignent une situation temporelle, telle est la présence du passé qui rend possible les actes distincts de perception et de remémoration.

Ainsi, ajoute Merleau-Ponty,

percevoir n'est pas éprouver une multitude d'impressions qui amèneraient avec elles des souvenirs capables de les compléter, c'est voir jaillir d'une constellation de données un sens immanent sans lequel aucun appel aux souvenirs n'est possible. Se souvenir n'est pas ramener sous le regard de la conscience un tableau du passé subsistant en soi, c'est s'enfoncer dans l'horizon du passé et en développer de proche en proche les perspectives emboîtées jusqu'à ce que les expériences qu'il résume soient comme vécues à nouveau à leur place temporelle.

Donc « Percevoir n'est pas se souvenir. ».

Cependant l'approche phénoménologique de la mémoire fait débat chez les scientifiques. Ces derniers ne se contentent pas de proposer divers modèles de l'organisation de la mémoire. Certes au départ la perspective modulaire où différentes formes de mémoire possèdent leur propre substrat cérébral est privilégiée. Mais actuellement, précise Christine Batin, « les recherches en neurosciences cognitives s'orientent vers une vision intégrée où différentes formes de mémoire ainsi que des processus non mnésiques partagent une même base neuronale et les mêmes représentations cognitives⁶⁷ ». Il en ressort un regain d'intérêt pour les fonctions de régions cérébrales spécifiques. L'interrogation porte sur le rôle des différentes structures du

⁶⁶ Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*; Paris, Gallimard, 1945, pages 51 et suivantes.

⁶⁷ Christine Batin, « Vers de nouvelles conceptions intégrées du fonctionnement de la mémoire », *Revue de neuropsychologie*, 2917/2, p. 74-75.

lobe temporal interne (hippocampe, cortex périrhinal, cortex entorhinal et cortex parahippocampique) au regard de sa possible altération. Ainsi il est possible, d'un point de vue linguistique, de perdre, en cas de trouble cognitif, la familiarité des concepts acquis au cours de sa vie, soit de perdre en partie sa mémoire sémantique. Nous entrons ici dans un espace scientifique où l'expérimentation est centrale. Si l'on considère ce qu'en dit Michel Denis⁶⁸, l'activité d'imagerie de mémoire est conçue comme une activité constructive fournissant à l'individu des analogues cognitifs des objets. Ces analogues restituent l'information figurative attachée à ces objets et peuvent, le cas échéant, se trouver intégrés dans le cours d'autres activités psychologiques (apprentissage, résolution de problèmes, etc.). Un tel processus de construction n'est possible que si l'individu puise dans sa mémoire. À ce titre, l'idée directrice de la mémoire renvoie donc à l'existence d'unités de représentation disponibles en mémoire, pouvant être sollicitées et mises en jeu par l'intermédiaire de processus spécialisés.

Il ressort de ces travaux scientifiques contemporains une complexité du fonctionnement cognitif de la mémoire qui laisse loin derrière l'approche ancienne de la mémoire par sa localisation dans un ventricule du cerveau propre à elle, comme l'indique le dessin de la tête repris par Sieyès. Reste que le parcours de Sieyès, en ce qui concerne la mémoire, précise un tournant cognitif dans l'approche du cerveau, dont l'heuristique conserve sa valeur historique, propre au regard de la nouvelle césure ouverte par la perspective phénoménologique du XX^e siècle.

SOURCES

Archives Nationales, Archives Sieyès, 284 AP.

Une partie de ces manuscrits a été publiée chez Champion en deux volumes (1999 et 2007) sous la direction de Christine Fauré et avec notre collaboration en ce qui concerne les manuscrits philosophiques, soit *Grand cahier métaphysique*, transcription, annotation et présentation, in *Des Manuscrits de Sieyès (1773-1799)*, dir. C. Fauré, collection « Pages d'archives », Paris, Champion, 1999, p. 47-166 ; *Forces simples et leurs combinaisons ou vues analytiques sur la nature en général et sur l'homme en particulier*, précédé de notes sur *Questions et recherches sur les forces simples*, transcription, présentation et annotation in *Des Manuscrits de Sieyès (1770-1815)*, dir. C. Fauré, tome II, collaboration sous la dir. de Christine Fauré, Paris, Champion, 2007, p 577-697. Nous pouvons le dater, d'après les références à divers auteurs, de 1816. Sieyès y reprend la critique condillacienne des métaphysiciens partisans de l'abstraction et sa métaphysique du moi, mais il l'étend à une réflexion sur le mécanisme du cerveau. Un troisième ensemble de manuscrits philosophiques, les plus tardifs, est composé de quatre courts textes : *Analyse des actes concourant à la cognition* ; *Du cerveau et de l'instinct* ; *Point central du système humain* ; *Volonté et liberté*. Ils n'ont pas été publiés.

SOURCES SECONDAIRES :

AUGUSTIN, *Les Confessions de Saint-Augustin*, Traduction de E. Tréhorel et G. Bouissou, Paris, Montréal, 2006.

CONDILLAC Etienne (Bonnot de), *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746 (Éditions Galilée, 1973).

CONDILLAC Etienne (Bonnot de), *Traité des sensations*, 1754 (Corpus des Œuvres de Philosophie de Langue Française, Paris, Fayard, 1984).

Cranologie ou Découvertes nouvelles du Docteur F.J. Gall, concernant le cerveau, le crâne et les organes, ouvrage traduit de l'allemand, Paris, H. Nicolle, 1807, suivi d'un *Examen critique*

⁶⁸ *Les imageries mentales*, PUF, 1973.

de la réfutation du docteur Ackermann des erreurs de Gall sur la structure du cerveau à l'initiative du docteur Bloëde.

Journal de l'Empire, samedi 28 novembre 1807, *Petites lettres à nos grands docteurs – Deuxième lettre – A Monsieur le docteur Gall*, p. 3

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k418551w/f3.item>

PROSPER DE REGIO, *Opusculum perutile de cognitione animae et ejus potentiis, Augustini de Anchonacum quadam questione Prosperi de Regio*, 1503.

https://www.google.fr/books/edition/Opusculum_perutile_de_cognitione_animae/Xz0PAAAQAQAJ?hl=fr&gbpv=0

ROUSSEAU Jean-Jacques *L'Émile*, 1762, édition Gallica

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8614553x/f387.item>

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Dialogues*, II, *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1969

RICHERAND Balthasar-Anhelme, *Nouveaux éléments de physiologie*, volume 2, Paris, 1817, p. 181.

BIBLIOGRAPHIE

BATIN, Christine, « Vers de nouvelles conceptions intégrées du fonctionnement de la mémoire », *Revue de neuropsychologie*, 2917/2, p. 74-75.

CHERICI, Céline, « Vincenzo Malacarne (1744-1816) : géographie du cerveau ? », *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, 2017, 24(2), p. 163-177.

publié dans *Épistémocritique*, revue en ligne, 2012, <http://www.epistemocritique.org/>.

DENIS, Michel, *Les imageries mentales*, PUF, 1973.

FOUCAULT, Didier, « Système cérébroneuronal et activités sensorimotrices de la physiologie ancienne au mécanisme des Lumières », in *Mécaniques du vivant : Savoir médical et représentation du corps humain XVII^e-XIX^e siècle*, Actes du colloque Explora (CAS-EA 801/Muséum d'Histoire naturelle de Toulouse, Projet inter-MSH « Savoirs littéraires, savoirs scientifiques »), Muséum d'histoire naturelle de Toulouse, 5 décembre 2011,

GUILHAUMOU, Jacques, *Sieyès et l'ordre de la langue. L'invention de la langue politique moderne*, Paris, Kimé, 2002.

GUILHAUMOU, Jacques, *Cognition et ordre social chez Sieyès. Penser les possibles*, Paris, Kimé, 2018.

LAPLASSOTTE, François, « Quelques étapes de la physiologie du cerveau du XVII^e au début du XIX^e siècle », *Annales E.S.C.*, 25-3, 1970, p. 599-613.

MERLEAU-PONTY, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

PIALAT, Etienne, « La théorie de la sensation chez Saint Augustin », *Archives de Philosophie*, 1932, vol. 9, No. 3, *Études d'Histoire de la Philosophie* (1932), p. 95-127.

RECANATI, François, *Mental Files*, Oxford, 2012.

RUEFF, Martin, « La doctrine des facultés de Jean-Jacques Rousseau comme préalable à la détermination du problème de la sensibilité », in *Philosophie de Rousseau*, Blaise Bachofen et alii (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 193-214.

SABAN, Roger « Les prémices de la Physiologie du cerveau humain », *Vesalius*, V, 1, 1999, p. 41-47.

SEGUY-DUCLOT, Alain, *Dialogue sur le Théétète de Platon*, Paris, Belin, 2008.

STAROBINSKI, Jean, *Jean-Jacques Rousseau, La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971.

THOUARD, Denis (dir.), *Aristote au XVII^e siècle*, Lille, Presses Universitaires de Septentrion, 2004.

YATES, Frances A., *L'art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1975 [1966], p. 59-60.

